

L'ère des serments douteux

Jadis, dans nos campagnes et dans nos villes, on jurait par Dieu, par son Prophète, par sa maison, voire par les saints et/ou leurs tombeaux, pour les moins avertis, dirait-on. Pour s'assurer que nos camarades de classe ou de jeu ne mentaient pas, on en demandait davantage. Après le «ouallah», ou le «haq Rabbi» spontanés et donc forcément suspects, on exigeait des serments, à effets censés être plus immédiats, sur la tête du père ou de la mère. Faute de statistiques précises sur les disparitions subites de géniteurs, dues aux serments inconsidérés des parricides en herbe, on se résigne à l'idée que ces serments étaient marqués du sceau de la sincérité. Des petits malins ajoutaient même sur la balance et pour être plus convaincants, la tête de la «petite sœur adorée», en espérant s'épargner l'effort de la gruger plus tard de sa part d'héritage. Avec l'évolution, et l'éveil de la piété ostentatoire à défaut de sursaut des consciences, les serments et les protestations de foi ont subi des rallonges. L'École fondamentale aidant, on a gagné en préciosité, avec un plus explicite «ouqçimou billah» (je jure par Dieu), en y ajoutant parfois les attributs divins idoines, tels le Très-Haut, l'Omnipotent. La personne devant qui l'on jure peut alors montrer qu'elle est sur la bonne longueur d'onde en lançant un ronflant «djazzak Allahou khayrane !» (que Dieu te rétribue de bienfaits !).

Autrefois, avant que les Algériens et Algériennes, d'âge apparemment respectable, ne deviennent tous des «hads» et des «hadas», pour leur entourage, on remerciait en leur souhaitant de faire le pèlerinage. Très souvent, d'ailleurs, il nous est arrivé de regretter ce vœu hâtif et trop vite exaucé, ayant à subir durant des mois, voire des années, le même récit des nouveaux «capés». Dieu merci, aujourd'hui La Mecque et l'Arabie Saoudite sont juste à côté, la deuxième l'étant un peu trop, et certains alternent volontiers omra, et week-end à Londres. Mais si on peut faire état, au détour d'une conversation, de la dernière «omra», en rappelant incidemment son classement au «Top 10» des promenades spirituelles, il n'est pas séant d'insister sur d'autres escapades. Tout comme il serait indécent et injurieux pour la communauté des bons croyants, de jurer sur l'Acropole ou sur la tour Eiffel par exemple, et pourtant. Aussi La Mecque reste-t-elle une valeur sûre pour qui veut se prévaloir de sa piété, autant que de sa bonne foi, tout en s'exonérant de ses turpitudes passées, présentes, et à venir. C'est la nouvelle façon d'être algérien. C'est donc sans étonnement que j'ai vu et entendu, ces derniers jours, un confrère jurer en ces termes : «Par la Kaâba que j'ai visitée deux fois», ou comment le faire savoir sans le dire.

L'ère du tout religieux étant bien là, et pour longtemps, me semble-t-il, il

paraît tout à fait normal que les fatwas et ceux qui les délivrent tiennent le haut du pavé et rythment la vie des Arabes. Ce qui ne veut pas dire que la Malaisie, seul pays musulman à avoir opté pour le développement, est définitivement à l'abri de l'emprise des religieux sur la vie politique et sociale. Sur ce thème, j'ai relevé une intéressante contribution sur le site *Elaph* sous la plume de l'un de ses chroniqueurs attirés, Amr Al-Khatib, qui s'interroge sur cette influence grandissante. Il remarque que les animateurs des télévisions arabes font systématiquement appel sur leurs plateaux à des religieux pour expliquer les problèmes de notre temps, notamment ceux liés à l'économie. Par comparaison, l'Europe qui ne s'est développée économiquement, culturellement, et scientifiquement qu'à partir du moment où elle a échappé à l'influence de l'Église.

Or, lorsqu'on les interroge sur les causes de la décadence, ils répondent que c'est à cause du recul de la foi, et ils recommandent encore plus d'intransigeance religieuse. La religion est comme un médicament, et si vous en prenez une gorgée de trop, cela fera le même effet que si vous dépassez la dose prescrite pour un médicament, affirme le chroniqueur.

Nous avons commencé, affirme-t-il, par prendre un flacon entier, puis nous en avons ouvert un autre, et nous l'avons avalé avec avidité, comme des êtres dénués de raison. Et comme nous nous adressons au cheïkh au lieu du médecin, il nous prescrit davantage du même remède, parce qu'il est simplement ignare en la matière.

Voilà pourquoi les autres nations avancent et que nous, nous faisons du surplace depuis la chute des Abbassides. Depuis, nous entendons toujours ces cheïkhs invoquer Dieu et lui demander de «nous ramener dans sa religion», comme si les musulmans



Par Ahmed Halli
halliahmed@hotmail.com

étaient devenus des créatures du diable. «Comment pouvez-vous inviter des cheïkhs en turban pour leur demander de dissenter sur l'économie ?» lance Amr Al-Khatib à l'adresse des animateurs de télévision. «Bien sûr, ajoute-t-il, vous ne vous hasardez pas à leur demander le pourquoi de certains succès en football, car vous savez pertinemment qu'ils n'y connaissent rien.»

Et de citer le Hadith qui disait aux fidèles qu'ils étaient les mieux placés pour gérer les problèmes de leur vie terrestre. Ce qui implique une nette distinction entre le religieux et le politique et une stricte séparation visant à empêcher tout chevauchement de prérogatives, comme c'est le cas dans nos sociétés.

A. H.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

CONDOLÉANCES

À ma consœur Saliha Ouès, du quotidien *Horizons*, endeuillée la semaine dernière par la perte cruelle de son mari.

À la famille de Slimane Medhar, mon ancien camarade de lycée et ami, décédé au début de ce mois.

Halli

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)



Le mystère opaque de la plaque de marbre dérobée !

Crash de l'économie algérienne. Les débris ont bien été repérés. Mais les...

... boîtes noires restent introuvables !

Maurice Leblanc avait son mystère de «L'Aiguille creuse». Nous avons désormais le nôtre de mystère. Celui, opaque, très opaque de «la plaque de marbre dérobée à l'aéroport d'Oran». Elle était apposée à l'entrée du salon d'honneur de cette enceinte aéroportuaire. Et comme de logique, il y avait inscrit dessus «Salon d'Honneur». Élémentaire, jusque-là ! Le matin, en arrivant, les agents d'entretien ont aussitôt remarqué la grande trace carrée au-dessus de la porte du salon. Une trace trahissant l'emplacement de la plaque de marbre, avant qu'elle ne disparaisse. L'alerte a aussitôt été donnée. Et tous les fins limiers ont été mis sur le coup. Une plaque de marbre, même opaque, même très opaque, ne peut pas se volatiliser ainsi, se sont dit les fins limiers. Il fallait au plus vite avertir le wali d'Oran. Tressaillant au coup de fil – les walis tressaillent toujours lorsque leur téléphone sonne – il allait pour enfiler son costume de cérémonie pensant qu'il fallait accueillir quelque personnalité de haut rang au Salon d'Honneur de l'aéroport de sa ville. On lui expliqua alors de quoi il s'agissait. Et il déboula à l'aérodrome en jogging, pressentant sûrement qu'il allait y avoir du sport dans les prochaines heures avec ce «vol qualifié» commis sur son territoire de compétence. Sur place, une cellule de crise a été installée. Confortablement installée selon la cellule elle-même. D'ailleurs, j'ouvre ici une parenthèse. Il est important de toujours bien installer

les cellules de crise, quelle que soit la nature de la crise. Ça n'aidera peut-être pas à résoudre ladite crise, mais la cellule s'en souviendra un jour. Une seule question sur la table des fins limiers réunis confortablement dans la cellule de crise : pourquoi voler une plaque de marbre sur laquelle était inscrit en arabe et en français, pas en tamazight ni en vieux tlemcénien, «Salon d'Honneur» ? Quel pouvait être le mobile ? Des objets bien plus précieux, ayant une valeur marchande autrement plus grande que cette vulgaire plaque en marbre, étaient disposés dans ce Salon d'Honneur. Et y sont toujours. N'ont pas été dérobés. Alors ? Pourquoi cette plaque ? Au premier jour de l'enquête, le seul linguiste faisant accidentellement partie de la cellule de crise suggéra timidement de s'intéresser à ce qui était écrit sur la plaque et qui aurait pu indiquer des pistes pouvant mener au mobile réel du vol, à défaut de mener vers un avion décollant enfin à l'heure. Les autres membres regardèrent le linguiste de manière bizarre. Le 2^e jour de l'enquête, on ne revit plus le linguiste. Personne ne s'inquiéta vraiment de sa disparition soudaine. Aucune cellule de crise ne fut mise sur pied pour entamer des recherches. C'est tout juste si une plaque en tôle ondulée, même pas en marbre, commémorant son parcours de linguiste a été plantée à l'entrée sud de Bordj-Badji-Mokhtar. Personne ne sait d'ailleurs vraiment si cette plaque-là est toujours en place. Ou si elle a été fumée par les populations locales afin qu'elles restent éveillées à leur cauchemar qui continue.

H. L.